

25

Le 25 septembre 1944

Le Sturmmann Edmund Reynicke retira son pied de la boue dans lequel il venait de s'enfoncer. Il maugréa contre ce fâcheux incident qui l'avait amené à souiller sa botte. Cet imbécile de chauffeur, qui l'avait obligé à s'écarter du bord de la route, ferait bien de ne pas repasser par ici en revenant ! Il détestait ne pas être impeccable, la moindre tache sur lui, le moindre pli mal agencé le contrariaient ; il passait beaucoup de temps à sa toilette, et voulait donner une image parfaite de son aspect extérieur. “ Un SS doit toujours susciter la crainte, le respect, et imposer par sa prestance et son élégance. Ne sommes-nous pas des Seigneurs ? Nous devons susciter l'admiration des anti-hommes, et accentuer, par notre perfection, le constat de leur déchéance et de leur servilité.” Il regarda un groupe de détenus qui sortaient du camp BIId, le camp des hommes : cinq par cinq, encadrés de gardes et de kapos, ils marchaient au pas, rythmé par la musique que s'efforçait de produire un petit groupe de musiciens. Par leur marche, les détenus provoquaient un concert de sabots claquant sur le bitume. Une odeur âcre de respiration et de crasse s'élevait du groupe. Malgré ce désagrément, Edmund Reynicke s'arrêta un instant pour se faire voir et impressionner par sa présence, c'était toujours bon pour les détenus, et surtout pour lui ; mais soudain, il pensa que sa botte droite était en grande partie maculée de boue, alors, mal à l'aise, se sentant peu à son avantage, il n'osa pas rester ainsi en plan, et continua son chemin. Inutile de chercher une troche d'herbe pour s'essuyer, il n'y en avait pas. Il marchait sur la route qui sépare le camp BII du camp BIII, et qui conduit vers l'enclos des crématoires IV et V, dans le Birkenwald, le bois de bouleaux. Ce camp BIII, appelé aussi le Mexique, était encore en construction ; il faisait partie du plan d'expansion de Birkenau : il devait son nom au fait que les conditions de vie y étaient plus précaires encore que dans la totalité du site. Un kapo en sortait à vive allure, en criant un ordre derrière lui à deux détenus en tenue rayée qui tenaient d'une main un seau de ciment frais, et qui, de l'autre, maintenaient une pile de planches sur leurs deux épaules

gauches. Le kapo fulminait intérieurement ; il jeta un œil rapide sur Reynicke, le dépassa, se ravisa, le salua, et continua son chemin.

Ce kapo ramena tout à coup à l'esprit du Sturmman les raisons de sa sortie matinale. Il était en route pour rejoindre le Canada, en passant par le Birkenwald. Il avait mené son enquête sur les circonstances qui l'avaient amené à supprimer le colosse du Canada. Des choses restaient cependant à clarifier. Reynicke ne lâchait pas facilement sa proie ; quand il avait une idée en tête, il fallait qu'il aille jusqu'au bout. Il était rusé comme un serpent, mais non pas candide comme une colombe. Comme une fouine, il s'était appliqué à remonter toute la chaîne qui avait participé à l'opération. C'était facile de faire parler les gens dans un camp, ou bien par la terreur ou bien par la corruption. Les produits volés au Canada étaient une bonne monnaie d'échange. Il avait fini par savoir que l'Unterscharführer Otto Wojnitsa avait commandé à Solveicz de tuer le détenu qu'il lui enverrait la nuit aux latrines. On l'appelait Pécs. Reynicke aimait les affaires louches, et là il était servi. Pourquoi Otto Wojnitsa avait-il besoin de ce stratagème pour se débarrasser de Pécs ? Il ne se gênait jamais pour tuer quelqu'un quand l'envie lui en prenait ! Même devant tout le monde, et même à des moments les plus stratégiques. Et qui était ce Hongrois qui intéressait les deux SS ? Car, autre question de taille, pourquoi l'Oberscharführer Hessmayer lui-même avait essayé de contrecarrer les plans, en mettant Solveicz à l'abri pour que le meurtre de Pécs n'ait pas lieu ? À l'un des bouts de la chaîne, il trouvait un sergent SS, à l'autre bout, un adjudant SS. Et au milieu, un caporal SS, lui-même, qui voudrait bien savoir à quoi on le faisait jouer. Ne dirait-on pas que ce Pécs était très embarrassant pour l'un, et très intéressant pour l'autre ? L'un voulait qu'il meure, l'autre voulait qu'il vive, quitte à sacrifier Solveicz. Le Sturmman était dépassé. Qui était ce Juif ? Il était tenaillé par la curiosité. Il voulait savoir, et il saurait. Après tout, il s'agissait de l'honneur de la SS. Malgré tout, il était quand même un peu inquiet de ce qu'il allait découvrir. Il avait toujours admiré ces deux SS qu'il trouvait irréprochables et exemplaires. Alors, il lui était venu une idée : le meilleur moyen de ne pas perdre la suite des opérations, c'était de surveiller Pécs, car si l'affaire n'était pas close, les péripéties repartiraient forcément à partir de lui. Si les deux SS tentaient quelque chose à nouveau, il serait ainsi aux premières loges. Ce projet l'excitait au plus haut point.

A l'entrée de l'enclos des crématoires, un groupe de gradés discutait avec nonchalance. L'ambiance entre eux était très détendue, et l'un d'eux pérorait, riant le premier aux bons mots qu'il faisait. Reynicke reconnut le Dr Mengele. Celui-ci sautillait sur ses pointes de pieds, en

tapant dans ses mains, la tête se renversant en arrière tellement il riait. Le Sturmman ne s'arrêta pas auprès des gradés et tourna la tête pour éviter qu'on le reconnaisse : il avait une affaire urgente à régler. Cela lui permit de voir que, tout à côté, gardé par deux SS en armes, un petit groupe d'enfants attendait, rangés deux par deux. La plupart étaient des jumeaux que Mengele venait de récupérer parmi les déportés assis sous les arbres. Quand le Sturmman passa le long du petit groupe, il surprit une brève de dialogue entre deux des jumelles :

« Myriam, j'ai peur ! Je tremble toute ! J'ai froid !

- Je t'en prie Esther, calme-toi, on s'en est bien tirées. Nous, on nous a mises à part. Le pire est passé, ne pleure plus... Et puis arrête de sucer ton pouce, tu n'es plus un bébé.

- Et nos parents, j'ai peur pour eux. On les reverra Myriam ?

- Bien sûr que oui, voyons ! T'inquiète pas pour eux, ce sont des grandes personnes, ils vont forcément réagir. Tous les parents vont s'y mettre ! » Reynicke sourit cyniquement. Soudain, il entendit Mengele crier derrière lui : « Eh ! Heugabel ! tu dis plus bonjour ? » Reynicke prit le coup sur la nuque mais ne se retourna pas. Faisant celui qui n'avait pas entendu, il pressa le pas et continua son chemin. Il traversa le sous-bois où un nombre considérable de déportés étaient assis par terre, attendant leur tour pour le supplice. Il se hâtait vers le Canada afin de commencer à surveiller Pécs, son précieux appât.